

HENRI MEUNIER



"La crevette" H. Meunier

Henri Meunier - Biographie

Henri Meunier est né en 1972 à Suresnes. Après des études d'arts plastiques et un emploi de travailleur social pendant près de six ans dans les quartiers nord de Bordeaux, il se découvre, un peu par hasard, une passion pour la littérature jeunesse. Il fait ses premiers pas avec l'ouvrage "*Le paradis*" illustré par Anouk Ricard et publié aux éditions du Rouergue en 2001



Henri Meunier est auteur, scénariste et illustrateur pour la jeunesse et la bande dessinée. C'est un artiste protéiforme, il est à l'origine d'une œuvre variée, où l'émotion, la malice et la poésie occupent une place centrale.

Au détour de l'écriture, il découvre l'illustration et publie plusieurs albums en solo.

Il continue néanmoins sa collaboration avec Régis Lejonc, Nathalie Choux et Anouk Ricard...

« J'écris et je dessine en partant du texte. L'espace temps varie en fonction des époques dans lesquelles je veux plonger le lecteur. » Son écriture est très rythmée. Elle est fréquemment ponctuée par le jeu des répétitions, des onomatopées ou de la ponctuation. L'humour et la malice sont très présents à travers des jeux de mots (homonymies, rébus, jeu sur les sonorités). Son écriture poétique est très précise et s'adapte parfaitement aux sujets de ses histoires.

Son site : www.henrimeunier.com/

Une sélection d'images sur : <http://henri-meunier.tumblr.com/archive>

Master Classe : Petits racontars

« Faire ce que l'on ne sait pas encore faire. Et échouer inévitablement. Recommencer. Pour échouer encore peut-être : mais mieux. Que l'on se comprenne bien, je ne parle pas ici de labeur pesant, mais de joyeux labour. Cette démarche est la seule que je connaisse. Il est vrai que je n'en cherche pas d'autre. A quoi bon, elle me plaît bien. Et elle est parfaitement adaptée à la petite lune que je poursuis : raconter en mots et en images, avec le plus de justesse possible. Cette petite lune est espiègle et confondante. Du choix des mots à celui des outils, du style, du format, des techniques et du support : tout est narratif. Tout fait feu et tout fait sens. Et c'est de cela qu'il faut faire fête. »

<https://www.lires.org/illustrations-6/estivales-de-lillustration-2016/master-classes-2/henri-meunier/>



Entretien avec Henri Meunier

Henri Meunier est né en 1972 à Suresnes et vit aujourd'hui à Bordeaux. Après avoir étudié les arts plastiques à l'Université, il a été travailleur social pendant près de six ans. Il fait ses premiers pas en littérature de jeunesse avec l'ouvrage "Le paradis" illustré par Anouk Ricard et publié au Rouergue, sa maison-mère. Depuis, il exerce le métier d'auteur et d'illustrateur à plein temps et crée parfois en complicité avec d'autres (Régis Lejonc, Nathalie Choux, Anouk Ricard). Variant les options graphiques, les albums d'Henri Meunier sont empreints d'humour, d'inventivité et de poésie. Sans plus attendre, arrêtons-nous, le temps d'une escale, en compagnie de cet auteur curieux, passionné à qui il arrive de côtoyer des êtres imaginaires.

A quel "héros" ou personnage de fiction vous identifieriez-vous volontiers ?

A Adèle Blanc-Sec de Tardi, à un personnage anonyme de Beckett, à Monsieur Plume de Michaux ...

Quelle utopie seriez-vous prêt à défendre ?

A un certain nombre de celles contenues dans la déclaration universelle des droits de l'homme. Pour coller un peu, pardon, à l'actualité française où des enfants sont arrêtés directement en classe par la police française comme durant les plus glorieuses heures de la dite police française, commençons par la liberté de circulation par exemple. Et je veux bien continuer, toujours pour nos voisins de palier, par l'égalité, effective, de droits entre les hommes

A part être écrivain ou illustrateur, que rêveriez-vous d'être ? Ornithologue.



A l'atelier

Où écrivez-vous ? Quel est le lieu qui vous inspire le plus ?

N'importe où. Là où je suis. Il suffit juste que je puisse m'isoler des conversations.

Quel est le sentiment qui vous habite le plus souvent ? Le manque de temps.

Quel(s) genre(s) de livre(s) vous tombe(nt) des mains ?

En jeunesse tous ceux écrits avec le dictionnaire pour rime pour guide et unique nécessité pour commencer. Tous les livres écrits pour édifier, éduquer, apprendre et ceux emplis de bons sentiments en bandoulière.

Que redoutiez-vous enfant ? Le chien des autres.

Vous arrive-t-il de côtoyer des êtres imaginaires ?

Quand je lis, et c'est l'un de mes plaisirs, je voyage en leur compagnie. Si cette compagnie est bonne, il se peut qu'elle me suive un certain temps. Du coup, autour de moi, gravite souvent une cohorte d'affables fantômes que je peux questionner quand l'expérience l'exige. Pas de gardes du corps, mais des gardes de l'âme un peu...

Que feriez-vous ou diriez-vous à un ogre s'il vous arrivait d'en croiser un ?

« Bon appétit ». J'ai reçu une éducation assez traditionnelle.

Qu'avez-vous conservé de l'enfance ?

De la curiosité. Enfin j'espère. Et aussi des manières de princes, une belle répartie et un sacré courage. Tout cela à retardement, quand je revis, enfin seul, les brûlures du jour.

Selon vous, qu'est-ce qui fait vendre un livre ?

Hélas, et cette réponse me désole tant elle est probablement banale et réactionnaire, mais j'ai l'impression que ce qui fait vendre un livre, c'est souvent ce qui, à mes yeux, ne vaut plus la peine ni d'être écrit, ni édité, ni lu. J'ai entendu un jour quelqu'un parler de non-livre. J'aime bien ce raccourci, et pour moi, un non-livre est un objet qui a tout d'un livre, sauf l'essentiel, des mots neufs ou des pensées qui réveillent, grattent, chatouillent, aiguillonnent, mettent en fouille, révoltent, indisposent, bref des mots qui disent.



Quelle est votre définition du bonheur ?

Pour piller et détourner une phrase de Ferré, « Le bonheur, c'est quand les autres sentiments se reposent. »

Si vous aviez la possibilité de recommencer, que changeriez-vous ?

Tout ou rien. Tout, pour voir, pour vivre autrement. Rien, je suis très heureux de vivre dans ce monde là même si, et à cause de (peut-être aussi) nombreuses révoltes.

Enfant, quel genre de lecteur étiez-vous ?

Enfant, je ne lisais pas ou peu. J'ai commencé à lire sur le tard, vers 16-17 ans

Vis-à-vis de quoi vous sentez-vous impuissant ?

La connerie ordinaire et admise souvent. Les normes sociales surtout.

Quel est l'animal auquel vous ressemblez le plus ? Pourquoi ?

L'éponge. Je me veux poreux, je ne suis pas bagarreur pour deux sous et quand je suis plongé dans de l'eau douce et savonneuse, je rêve bien sûr que je suis à la mer.

Que souhaiteriez-vous que l'on retienne de vous ? Peu m'importe. Rien.



« L'autre fois » éditions du Rouergue

Vos livres

Quelle est votre dernière sortie pour la jeunesse ?

- « Album de famille » aux éditions du Rouergue en collaboration avec Anouk Ricard.

Le(s) livre(s) dans votre production dont vous êtes particulièrement fier ou qui vous laisse(nt) un souvenir particulier

« La même aux oiseaux » et « l'autre fois » aux éditions du Rouergue. Le premier pour des raisons qui tiennent, d'une part, aux souvenirs de mes amours d'enfance et, d'autre part, à mon amitié pour Régis Lejonc. Le second parce que c'est le livre le plus abouti que j'ai écrit et illustré.

Quel est le thème que vous aimez davantage traiter ?

Je n'ai pas l'impression d'avoir de thèmes qui me tiennent plus à cœur que d'autres mais des enfants m'ont fait remarquer plusieurs fois qu'il était souvent question, d'une façon ou d'une autre, d'envol dans mes histoires ...

D'où est né votre premier livre/ illustration ?

Je n'ai pas de souvenir précis des prémices de ce premier livre, le paradis, au-delà des questions contenues dans le livre, pour qui veut les lire, sur "l'après" de manière particulière et générale.

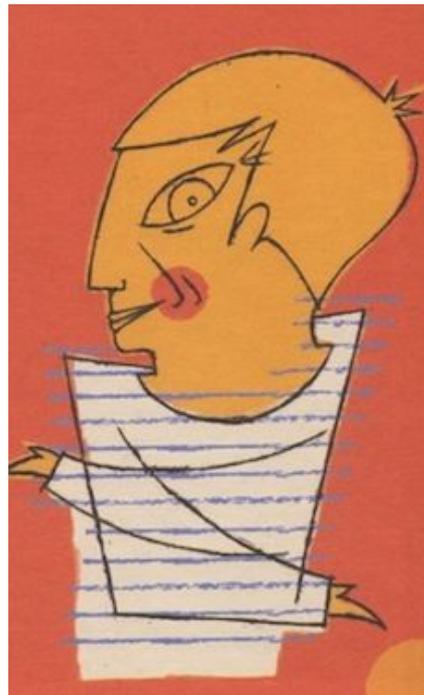
Quel livre en littérature de jeunesse auriez-vous voulu écrire ou réaliser à la place d'un autre ?

Il y a beaucoup de livres que j'adore et que j'admire mais je n'ai pas pour autant, enfin je ne crois pas, de frustration de ne pas les avoir écrit ou illustré moi-même.

Sur quel projet travaillez-vous actuellement ?

Je travaille actuellement sur des scénarios de bandes dessinées et la mise en couleur d'une bande dessinée.

Où et comment vous voyez-vous dans 10 ans ? Vivant, heureux, ailleurs.



« Autoportrait » Travail Personnel

Références :

Littérature de jeunesse

Un livre pour la jeunesse qui vous a marqué petit ?

« Mon vieux frère de petit balai » et « [La chèvre de Monsieur Seguin](#) » chez Flammarion castor poche « [Les trois brigands](#) » et « Jean de la lune » d'[Ungerer](#)
Plus tard « les bijoux de la Catasfiore » d'[Hergé](#).

Quels sont vos auteurs-illustrateurs de référence ou qui pour vous développent une approche intéressante ?

En littérature de jeunesse, j'aime les illustrateurs et les illustratrices qui me surprennent parce qu'ils cherchent et se renouvellent constamment tout en restant proche d'eux même. [Wolf Elbruch](#), [Béatrice Alemagna](#), [Marc Boutavant](#) ou [Régis Lejonc](#) font partie de ceux-la par exemple. Il y en a d'autre bien sûr...

Pour ce qui est des auteurs d'album jeunesse, c'est plus l'histoire d'un texte que celle d'un auteur qui ferait mouche à chaque fois. Et je ne crois pas que cela soit lié aux auteurs mais plus à l'espace qu'on leur ouvre. Je trouve que l'édition jeunesse est encore terriblement frileuse et que les textes exigeants sont particulièrement difficiles à faire exister. Cependant pour ne pas donner l'impression de me dérober à la question et pour en citer un, l'écriture de [Fred Bernard](#) me touche souvent.

Quels sont vos livres "coups de cœur", les "incontournables" en littérature de jeunesse ?

Incontournables je ne sais pas, mais importants pour moi dans les 10 dernières années :

Icare d'[Olivier Douzou](#) et [Régis Lejonc](#), [Nuit d'orage](#) de [Lemieux](#), L'ogresse en pleurs de [Wolf Elbruch](#) et [Valérie Dayre](#), Gisèle de verre de [Beatrice Alemagna](#), Jesus Betz de [Bernard](#) et [Rocca](#) pour n'en citer que quelques-uns.

Et dans les années d'avant, je mentionnerai un bon nombre de livres paru chez « Harlin Quist » ou au « Sourire qui mord »

Culture :

Un film, une photo/illustration qui vous touche ?

[Elephant](#) de Gus Van Sant. Les westerns d'Eastwood aussi : "Impitoyable", par exemple.

Un musicien ? Dick Annegarn.

Un lieu où vous aimeriez vivre Sur mer.

Une phrase (une devise) qui vous guide « Pourquoi pas. »

Actualité :

Vos dernières (bonnes) lectures ?

En littérature jeunesse, l'album « Noir / Voir » de François David aux éditions Motus et le roman : « Je mourrai pas gibier » de Guillaume Guéraud

En littérature générale, le roman : « Méridien de sang » de Cormac Mc Carthy

Mis en ligne le 28 août 2006 sur Ricochet



Les chemins sensibles

[INTERVIEW]

d'Henri MEUNIER

Henri Meunier est auteur, scénariste et illustrateur dans les domaines de l'album pour la jeunesse et de la bande dessinée pour adultes. On lui doit aussi bien de petits albums malins et poétiques dont il compose textes et images, que des albums beaucoup plus amples, dans lesquels il signe des récits émouvants à l'écriture sensible et singulière, le plus souvent illustrés par Régis Lejonc.

Comment est né votre premier texte pour l'édition jeunesse ?

Henri Meunier : La littérature pour la jeunesse ne fait pas partie de mes souvenirs d'enfance, et j'ai finalement découvert cet univers à l'âge adulte, lorsque j'étais étudiant aux beaux-arts de Bordeaux. C'était en 1993, date de parution de *Jojo la mèche*, premier album d'Olivier Douzou et premier album jeunesse du Rouergue. Plus encore que son aspect visuel, sur lequel beaucoup a été dit, c'est son texte extrêmement poétique qui m'a profondément touché. L'amateur de poésie que j'étais y a retrouvé du Jacques Prévert, j'ai été saisi par cette écriture.

Dès lors, je suis allé voir ce qui se faisait dans le domaine de l'album et j'ai commencé à en lire beaucoup. Un certain nombre de livres m'ont intéressé. Mais il en est beaucoup plus qui ne m'ont pas intéressé. Je trouvais, notamment, que bien des sujets n'étaient pas ou mal abordés, ou alors soigneusement éludés, en particulier tout ce qui relève du sentiment. Le plus souvent c'était très caricatural et n'ouvrait pas beaucoup de portes.

Pourtant l'album est un support merveilleux pour faire état des émotions. Alors, moi qui entre-temps étais devenu travailleur social, qui étais atteint depuis l'enfance de dyslexie et de dysorthographe et qui avais donc un rapport difficile à l'écriture, je me suis mis à écrire.

Et la première publication ?

H. M. : Mes premiers textes ne sont pas mes premiers titres publiés. Au bout de quelques années, à la fois de travail social et puis d'immersion dans les livres pour la jeunesse, j'ai eu envie de me lancer plus sérieusement.

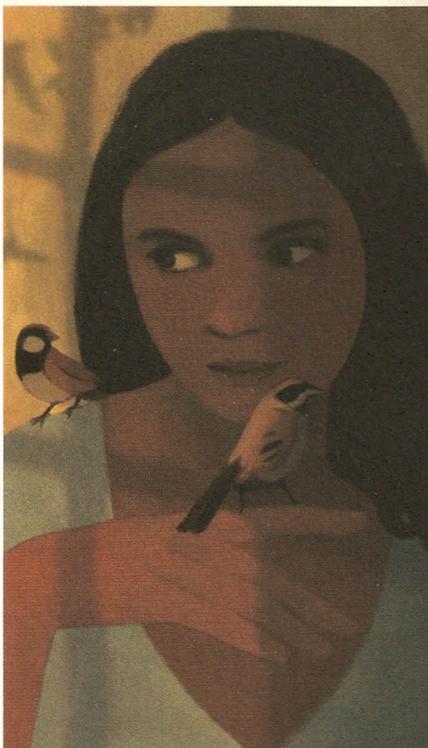
C'est ainsi que j'ai montré mes textes à Régis Lejonc, qui, à l'époque, avait fait plusieurs livres. J'en ai écrit d'autres que j'ai envoyés au Rouergue. Sur quatre textes, il y en a deux qui ont retenu l'attention de celui qui était désormais devenu éditeur d'albums, Olivier Douzou. Il m'a donné des pistes pour les améliorer. De ces deux textes-là, j'en ai poursuivi un qui est devenu *Le Paradis* (2001), avec des images d'Anouk Ricard.

Henri Meunier, Anouk Ricard,
Le Paradis,
© Le Rouergue, 2001



Elle, de loin, fidèle à sa rive,
le contemplait ainsi, léger, comme tenu par un fil, en suspension dans l'air.
Elle le savait moineau et poussait un soupir.

Elle aimait les moineaux.



Alors, elle pria les moineaux de traverser pour elle
la rue qui ne se traverse pas, chargés de quelques graines pour lui.
Et puisqu'ils semblaient frères et sauraient se parler,
de revenir ensuite pour lui confier le fruit de leur conversation.

Vous intervenez dans toutes sortes de configurations, en tant qu'auteur, auteur-illustrateur ou illustrateur. Vous illustrez y compris des albums dits « de commande ». Pourquoi pas également des textes pour ce secteur de l'édition plus grand public ?

H. M. : Je n'écris pas à partir d'idées, mais de mots. Je ne sais pas, lorsque je commence à écrire, où va m'emmener mon texte. Or, dans le travail « de commande », le sujet est premier.

En tant qu'auteur, je fais en sorte que les textes s'imposent à moi. Généralement, quand je commence un travail d'écriture, ce sont quelques mots qui s'agencent. Il peut aussi s'agir d'une impression, d'une phrase obsessionnelle. Je privilégie l'émotion plutôt que la construction. Je me laisse aller, j'essaie de suivre ce fil en déconnectant mon sens critique. Je tente d'aller au bout d'une logique, d'une émotion...

Sur un chemin à peine entamé, je me promène dans des paysages que je ne connais pas et qui se construisent au fur et à mesure, à la manière d'un Henri Michaux, qui déclarait « écrire pour se parcourir ». C'est très ludique.

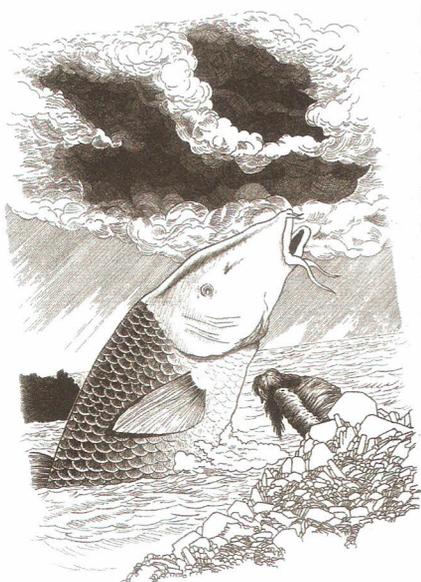
Même si j'ai déconnecté mon sens critique, un bout de ma clarté d'esprit, peu à peu des logiques se mettent en place, et je crée moi-même des chausse-trappes. Ainsi, je commence à marcher sur un chemin et, très rapidement, je crée un ravin. Une fois que je suis arrivé au bout de ce processus, je relis pour voir s'il y a une cohérence, des lignes de force ou, au contraire, aucun appui clair, et alors je reprends. Ce travail-là, d'affinage, peut être très long. Dans *La rue qui ne se traverse pas* (Editions Notari, 2011), ce processus a duré dix ans. Parfois, c'est très rapide. Sans que je puisse expliquer pourquoi. J'essaie d'être le plus juste possible par rapport à ce que le texte me raconte à moi.

Ce travail d'écriture est celui de textes longs, qui sont plus dans l'émotion et dans l'évocation. Je cherche à laisser de la place au lecteur, à lui offrir les pièces d'un puzzle qui va lui permettre de se créer ses propres images et de donner un sens à l'album.

Henri Meunier, Régis Lejonc,
La rue qui ne se traverse pas,
© Éditions Notari, 2011

Peut-on dire que vos « grands » albums, notamment ceux illustrés par Régis Lejonc, sont « symboliques » ?

H. M. : Ce n'est pas symbolique... Je n'ai pas grand-chose à raconter, ni de message à faire passer. Ce qui m'intéresse, c'est que le lecteur fasse un bout de chemin sur une question, sur un sentiment, sur des errances. Dans *La rue qui ne se traverse pas*, il y a plein de portes qui ne sont pas fermées. Elles s'ouvrent mais ne se ferment pas. J'imagine vraiment le lecteur comme un coauteur, mais j'essaie de faire en sorte qu'il ne soit pas auteur du même livre que le mien. Qu'il puisse lui-même le lire différemment, selon son humeur du moment, à diverses étapes de sa vie, en fonction de l'âge qui avance et de ses expériences nouvelles. Dans la mesure où je m'interdis d'être univoque, certains lecteurs ont ouvert le sens des livres, un sens qui me passionne plus que le mien. J'aime que mes livres soient plus intelligents que moi.



Henri Meunier,
*Cent grillons et autres contes
pas piqués des hamnetons*,
© Le Rouergue, 2013

Qu'est-ce que cela appelle de spécifique d'écrire un texte qui a pour destination d'être illustré ?

H. M. : Il y a, au minimum, trois types d'images qui cohabitent dans l'album : les images littéraires (la capacité de l'auteur à produire des images me semble être un critère fort du littéraire), les images de l'illustrateur et le cinéma interne du lecteur. Cette articulation-là n'est pas si compliquée à réaliser. L'idée est de partir du principe que toutes ces images sont légitimes.

L'illustrateur est mon premier lecteur, le premier chez qui j'essaie de provoquer des images par la lecture du texte. Si ça fonctionne, lui viennent alors des images qui complètent, enrichissent celles apportées par le texte. Puis, on va encore intervenir ensemble sur ce texte. On imagine conjointement des interventions possibles sur l'écriture pour faire porter telle émotion ou tel détail par l'image seule. C'est tout l'enjeu du rapport texte/image.

Sachant qu'il y a aussi les images attachées à un genre, à des univers. Vous avez parfois travaillé à partir du western, en quoi cela influence-t-il votre travail d'écriture ?

H. M. : J'ai été très nourri par ce genre quand j'étais enfant. Nous n'avions pas la télévision, alors on allait chez les voisins voir le western du mercredi soir. Le western est un modèle assez simple qui permet de raconter des choses très profondes sans en avoir l'air.

C'est le propre des archétypes. Ils permettent de ne pas avoir à dire ce qu'ils sont et libèrent des espaces, du temps de

narration pour approfondir des éléments (psychologiques ou émotionnels) qui ont peu été développés par les auteurs jusque-là. C'est vrai pour les cow-boys, mais c'est vrai aussi pour les contes.

C'est ce qui vous a poussé à écrire des contes dits « détournés » ?

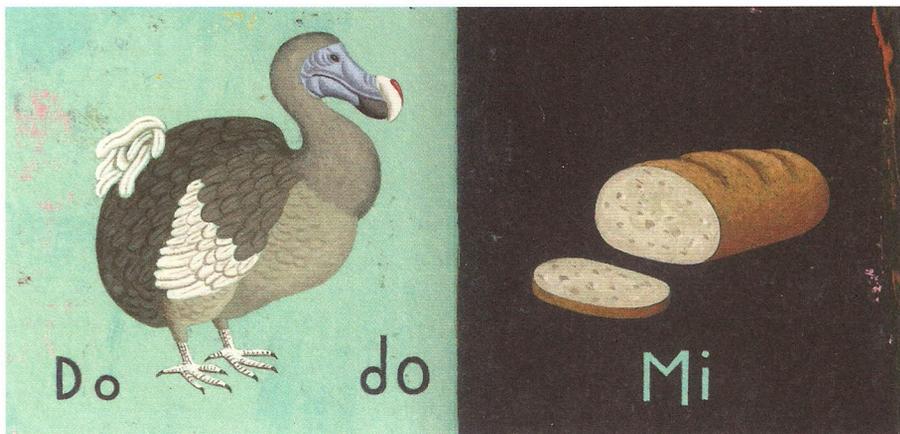
H. M. : Ce terme, « détourné », tient de la pirouette, du gag ou du contre-pied, mais ce n'est pas forcément ce qui m'intéresse. Je ne prends pas les personnages à contre-pied mais pour ce qu'ils sont. Et j'essaie de raconter quelque chose qui n'a pas encore été révélé d'eux. Dans *L'Autre Fois* (Le Rouergue, 2005), j'ai l'impression de proposer une autre aventure du Petit Poucet. Laquelle est davantage ancrée vers l'intérieur que vers une suite de péripéties.

Je fais un parallèle entre la confiance que m'accorde, en tant que lecteur, les auteurs de littérature générale et celle que j'accorde, en tant qu'auteur jeunesse, aux lecteurs enfants. L'auteur me crédite d'une certaine culture, et me fait confiance pour compléter. J'essaie de faire la même chose avec les enfants. Les personnages de contes sont connus d'eux, et on peut directement aller plus loin dans le récit : les enfants vont remplir les trous.

Votre démarche semble différente pour Cent grillons (Le Rouergue, 2013) ?

H. M. : L'idée était de partir d'un titre en forme de calembour. Mais, pour ce projet, il s'agit davantage d'inventer de nouveaux contes qui empruntent aux contes classiques un certain nombre de motifs, d'éléments, comme un certain merveilleux, une résolution de l'ordre du

Henri Meunier, Martin Jarrie,
Méli mélodie,
© Le Rouergue, 2013



deus ex machina, une magie, mais aussi une langue précise.

Une langue précise ?

H. M. : Les textes des contes sont destinés à être lus à voix haute, ce qui signifie une fluidité de lecture, une grande attention au souffle, celui du lecteur ou celui du conteur. Cela impose un rythme particulier, une certaine théâtralité. Les contes doivent parler sans images : tout ce qui fait image et histoire se trouve contenu dans le texte. À la différence de l'album, là, toutes les images sont portées par les mots. C'est avant tout une question de rythme et de son, lesquels doivent permettre la meilleure lecture.

Je suis un grand fan des non-dits en tant que lecteur et en tant qu'auteur. Pourtant, quand j'ai écrit *Cent grillons* (Le Rouergue, 2013), je me suis dit que, pour ce projet, je devais faire des textes avec très peu de non-dits. Il fallait être davantage dans l'ornement, dans le point de détail. La justesse n'était pas d'amener le lecteur devant un blanc mais, au contraire, de le tenir par la main.

Souvent quand j'écris un texte, je travaille la longueur, car la question du flux me plaît, et j'essaie de l'assécher. Pour les contes, au contraire, je vais jusqu'au bout, je suis le courant, le souffle.

En tant qu'auteur, quel est votre rapport à l'illustrateur sur des albums plus courts, travaillant la création verbale, comme Méli mélodie (Le Rouergue, 2013) par exemple ?

H. M. : J'aime bien ne pas être seul, je trouve qu'ainsi les choses vont plus loin. Dans ma tête, lors de l'écriture, il y a une complicité car je pense déjà à l'illustrateur, en l'occurrence Martin Jarrie. Ce type d'album est avant tout un amusement. Nous avons ce goût commun avec l'éditeur, Olivier Douzou, pour l'Oulipo : nous aimons réfléchir des textes à contraintes oulipiennes pour les tout-petits. Il y a une malice de même à nous amuser, nous piéger nous-mêmes et surprendre le lecteur.



Vous travaillez aussi bien pour l'album jeunesse que pour la bande dessinée adulte. La nature même du texte est-elle très différente dans ces deux domaines ?

H. M. : Les points communs sont très évidents : tous deux présupposent une lecture conjointe du texte et de l'image pour faire sens, mais aussi un enchaînement de binômes texte/image pour créer la narration. Là où ils divergent, c'est sur le rythme d'enchaînement. Ce qui fait la bande dessinée, c'est le « case à case » et la durée entre deux cases, laquelle peut représenter entre un millième de seconde et plusieurs jours. Tandis que, dans un album, l'enchaînement d'une unité texte/image à l'autre se fait en tournant la page. Et puis il n'y a que vingt ou trente unités, et pas cent. Dans l'album, il faut être plus juste, plus précis. Dans la bande dessinée, on peut être plus bavard, on peut approfondir la psychologie. Dans l'album, le texte relève de la suggestion ; dans la bande dessinée, de la description. Pour moi, le lien entre l'écriture poétique et l'écriture d'album est très ténu.

L'album serait votre espace poétique ?

H. M. : Dans les albums – mais c'est parfois négligé – les mots sont certes des unités de sens, mais ce sont avant tout des sons. Sur des textes courts, on devrait tous avoir cette exigence : faire sens mais aussi faire son. Avoir une approche d'abord sensible de l'écriture.

*Propos recueillis
par Sophie Van der Linden*

**Henri Meunier,
L'Autre Fois,
© Le Rouergue, 2005**

Rencontre R. Lejonc et H. Meunier à Auterive

Ce 26 janvier 2016 nous découvrons la belle et toute jeune médiathèque d'Auterive lors d'une rencontre avec Régis LEJONC et Henri MEUNIER organisée par le CRILJ et Sonia la directrice de la médiathèque ...

Martine Abadia lance un grand merci aux auteurs et aux illustrateurs qui donnent aux enfants l'occasion de voyager sur ces fabuleux tapis volants que sont les livres pour enfants, comme dit R. LEJONC

M. Abadia : "Les livres sont des outils pour questionner le monde, s'ouvrir, se construire. Sachons préserver ce que le monde entier nous envie, ce formidable creuset de création qu'est la littérature de jeunesse en France.

La rencontre de ce soir prend place dans un projet partenarial qui vise à favoriser chez les enfants un questionnement sur le monde autour des valeurs de reconnaissance de l'autre, de respect et de tolérance. De nombreuses rencontres scolaires ont eu lieu dans les écoles du département. Pour cela, les noms de R.Lejonc et H.Meunier sont venus à nous spontanément. En 2013/14 lors de nos investigations autour des albums poétiques, nous avons particulièrement apprécié "La mer et lui" et "La rue qui ne se traverse pas" ce qui nous a incités à nous pencher sur leurs oeuvres. Et c'est ensemble que nous avons envie de les rencontrer car même si chacun mène son propre parcours artistique et littéraire, ils partagent une histoire commune.

Et qui d'autre que Ghislaine qui les connaît bien pouvait animer cette rencontre croisée ?"

G. Roman : " Et bien puisque c'est une rencontre croisée, croisons ! Nous allons proposer un jeu à Régis et Henri. Chacun à son tour tirera une question correspondant à une case du tableau qui regroupe les sélections de leurs albums.

H. Meunier tire la case D5 - y figure la sélection d'albums où il est illustrateur mais pas auteur. **G.R** : Cette configuration nous a intéressés en partie pour l'album "C'est la vie mon poussin" qui aborde un sujet de société avec humour, légèreté et justesse.

On a envie de t'entendre parler de cette possibilité qu'offre la littérature de jeunesse d'aborder des sujets de société.

H.Meunier : La littérature ne peut pas s'extraire de la société. On est les deux pieds et les deux mains dans la vie et la littérature sert à questionner, à témoigner. Des auteurs ont parfois des scrupules à aborder des sujets compliqués ou polémiques. Moi, je ne fais grosso modo aucune différence entre la littérature et la littérature de jeunesse. Les mêmes sujets sérieux peuvent y être abordés mais pas forcément de la même façon. On peut le faire en s'amusant, c'était le parti pris de René Guichoux dans le texte qu'il m'a envoyé.

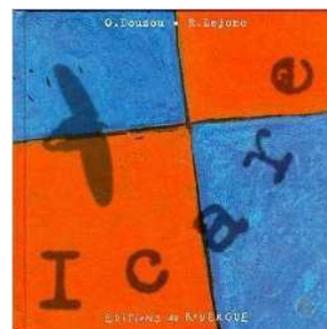
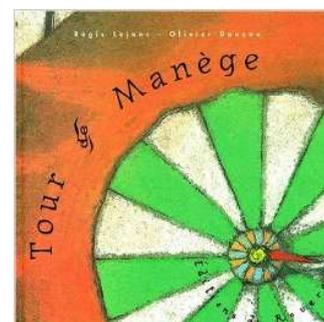
G.R : 2ème tirage au sort : Régis ? case B3

C'est la case qui va permettre de rentrer un peu plus dans votre intimité à tous les deux, dans votre complicité, d'apprendre comment tout a commencé.

Mais d'abord une lecture : "La rue qui ne se traverse pas"

H.M : Alors la 1ère fois qu'on s'est rencontrés avec Régis, j'étais travailleur social. Comme je me passionnais pour la littérature de jeunesse, je donnais de temps en temps un coup de main à un libraire, surtout pendant les salons du livre. Régis était invité, je me suis approché pour lui faire part de mon intérêt pour son album "Icare" en fan transi que j'étais, une histoire très profonde, très forte par le texte et par les images. A la suite de ce salon, comme Régis venait d'aménager à Bordeaux, nous nous sommes revus.

R.Lejonc : A mon tour ! Je vais vous livrer l'autre son de cloche !



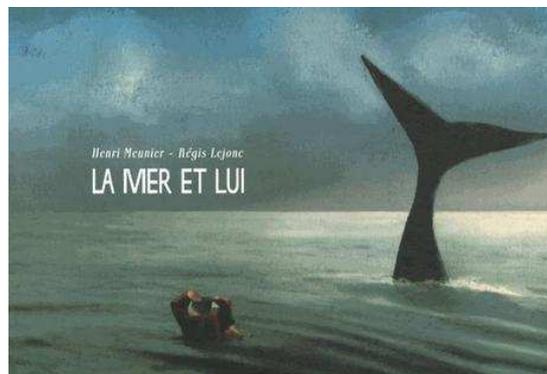
"Icare" c'est le 2^e album que j'ai fait et ça m'a touché quand Henri est venu m'en parler. J'avais eu la chance de rencontrer O. Douzou à un moment propice, au début de sa prise en charge de la ligne jeunesse aux éditions du Rouergue !

C'est lui qui m'a proposé de travailler avec lui pour ce qui fut mon tout 1^{er} album "Tour de manège" et ça s'est bien passé. On s'est bien entendus avec Olivier. Ensuite, il a écrit un texte pour moi et ce fut "Icare". Je l'ai illustré et quand il est sorti, il a eu beaucoup d'impact sur quelques personnes qui sont devenues importantes dans ma vie, dont Henri. Par la suite, on s'est revus et on a eu envie de faire des choses ensemble car Henri écrivait déjà.

G.R : Qu'est-ce qui fait que ces textes-là ont été illustrés par Régis ?

H.M : "La mer et lui" je l'ai pensé et écrit pour Régis. "La rue qui ne se traverse pas" est au départ une histoire personnelle mais je n'ai pas pensé qu'il puisse être illustré par quelqu'un d'autre. Ce sont deux textes taillés sur mesure pour Régis ! "La môme aux oiseaux" c'est un peu différent. J'avais vu une illustration de Béatrice Alemagna sur son blog : une petite fille avec un oiseau dans la main, les deux se regardaient. Et cet échange de regard était très troublant. C'est cette image qui m'a inspiré mon histoire. J'étais à cette époque un garçon timide, j'avais beaucoup de mal à exprimer mes sentiments ... Cette histoire naît, puis je la fais lire à Régis, car on était complices, on travaillait déjà dans le même atelier.

Très souvent, on se montrait nos travaux pour s'aider, s'encourager, se faire des critiques bienveillantes. Régis m'encourage alors à envoyer mon texte à B. Alemagna qui me répond très vite en me disant qu'elle travaille à ce moment-là sur l'histoire d'une petite fille transparente ("Gisèle de verre") et qu'elle ne pouvait pas travailler sur les deux, la proximité était trop grande. Un peu déçu, je raconte ça à Régis qui me dit qu'il veut bien lui, illustrer mon texte. Voilà ...



G.R : Vous pouvez nous parler de l'histoire de votre atelier ?

Nous dire ce que ça apporte que vous soyez dans le même atelier ?

R.L : Alors, l'atelier à Bordeaux est venu par un ami commun, Célestin ! C'est un type qui a un talent fou ! Il s'était mis en atelier avec d'autres graphistes. Tous, ils avaient de fortes personnalités. Un jour, à la suite de disputes, le groupe a éclaté et chacun est parti de son côté. Alors Célestin nous a proposé à Henri et moi de reprendre l'atelier avec lui et Richard Guérineau, un dessinateur de BD. Ensuite, sont venus Alfred et Olivier Latyk, dans ce lieu de 95 m², au RdeC d'un immeuble. Et puis une nuit de 2008, un incendie a éclaté dans l'immeuble, on s'est pris toute l'eau des pompiers dessus ! Nous avons tous eu des pertes matérielles et Alfred surtout, a perdu beaucoup d'originaux. L'atelier était ruiné. Tout était à refaire. On a bénéficié d'une aide de la ville. Puis la région a voté un budget pour nous permettre de nous ré-équiper; ça nous a beaucoup touchés car on était pas alors en relation avec eux. Nous avons trouvé un nouvel atelier. L'ancien s'appelait "Vivement l'an 2000" et sur une idée d'Olivier Latyk, nous avons baptisé le nouveau "Flambant neuf".

Puis, la vie a fait qu'Olivier est parti vivre ailleurs, Henri également. On s'est retrouvés à 3 : Richard Guérineau, Alfred et moi.

Et qu'est-ce que ça apporte de vivre en atelier ? Je vais laisser Henri répondre.

H.M : Nous exerçons des métiers relativement solitaires, un atelier commun nous permet de ne pas être seuls, il permet les discussions, la convivialité ... Ce n'est pas rien ! Mais ce n'est pas tout. Dans l'atelier, nous étions face à face autour d'une grande table. C'est l'installation qui nous avait semblé la plus naturelle; ça permet de discuter tous ensemble, si tu te poses des questions sur ton travail, ça te permet de demander l'avis des autres. Mais si tu veux t'extraire, simplement, tu baisses la tête ! ça nous a apporté des collaborations dans tous les sens. On a dû monter 1800 projets ! On a dû en laisser tomber 1785 ou 6 ! Mais au final, il y a bien une dizaine de très belles choses qui se sont faites et ont abouti à des livres et d'autres belles choses, amicalement, artistiquement, dans d'autres domaines, sont nées de cet atelier.

Je me suis aperçu que notre configuration autour de la table avait certainement été un ciment en plus de notre amitié. On arrivait très bien à faire les zouaves et à bosser, à se laisser bosser et à s'aider à bosser surtout en se donnant des coups de main. C'était extrêmement riche !

G.R : Les performances dessinées, les lectures dessinées, sont justement une émanation de l'atelier. On en voit régulièrement l'annonce dans les programmes de festivals.

Vous pouvez nous en parler ?

R.L : Les performances dessinées, on les doit surtout à Alfred qui dans le monde de la BD faisait ça depuis longtemps. Il a été assez vite sollicité dans le cadre du Salon d'Angoulême pour faire partie de l'organisation de spectacles dessinés avec des groupes, des concerts ... Nous, on s'y est mis car on s'est rendu compte, Richard, Alfred et moi que ce pouvait être un bon moyen pour financer notre fonctionnement d'atelier. Olivier Ka qui est depuis longtemps un satellite de notre groupe y participe aussi. Voilà, on développe ces prestations plus ou moins étranges et on en fait de plus en plus souvent, parallèlement à notre travail d'auteur.

G.R : Alors faisons passer l'info aux propriétaires de salles sur Toulouse ...!

H.M : Je voudrais ajouter quelque chose. Ces lectures dessinées sont en fait un travail à plusieurs mains. Les configurations sont telles que tu ne peux jamais finir le trait que tu as commencé. Mais tu sais qu'un copain va le reprendre et finir la forme.

G.R : Donc beaucoup de confiance ...!

H.M : Oui et à la fin, le résultat n'appartient à personne, sinon au collectif, aux gens qui étaient là ce jour là. Et c'est vrai que ça procède d'une grande confiance. Reprendre le trait de quelqu'un ce n'est pas simple.

Tout ça n'était pas anticipé, ça s'est fait comme ça et ça marche formidablement bien, ça vient sûrement de nos années de complicité dans l'atelier.

G.R : Allez, retour au tableau. Nous sommes dans la configuration Régis où tu es illustrateur.

R.L : Oui et c'est le gros de mon activité

G.R : Une question toute simple d'abord : comment est-ce que les textes viennent à toi ?

R.L : C'est simple, il y a 2 sources. Soit l'éditeur a un texte et pense à moi pour l'illustrer, soit je rencontre un auteur et naît entre nous une envie de faire des choses ensemble. Dans ce cas, on monte un projet, comme ce que nous faisons avec Henri depuis le début et ensuite on le propose à un éditeur.

Par contre, alors que je connais Ghislaine, son texte pour l'album que nous avons fait ensemble "La poupée de Ting-Ting" m'a été proposé par l'éditeur. Ce n'est qu'après que le livre soit sorti que j'ai appris que Ghislaine n'y était pour rien !

G.R : Je suis à ce point de vue là, extrêmement timide et comme pour moi Régis Lejonc est quelqu'un d'important, jamais je n'aurais espéré qu'il accepte d'illustrer un de mes textes.

R.L : Pour moi, les projets qui me portent le plus haut sont ceux réalisés avec un auteur. Il y a là pas mal de livres qui sont représentatifs d'auteurs avec qui j'ai des relations très fortes dont Henri bien sûr, même si en réalité je n'ai pas fait tant de livres que ça avec lui, il y a Rascal aussi. Je vous raconte vite fait.

Je ne connaissais rien à la Littérature de Jeunesse avant d'illustrer mon 1er album "Tour de manège" d'O. Douzou. Assez vite, j'ai découvert les albums de Rascal car on m'en avait parlé. J'étais épaté ! Un jour, je le rencontre sur un salon. Cette espèce de vieux rocker, sa tête, sa démarche ... Il m'impressionnait. Et puis, je parle avec lui et il n'y a pas une phrase qu'il prononçait qui ne soit poétique, simple et belle ... Il me fascine ! Et en même temps, il est gentil comme tout et drôle. On se revoit comme ça pendant 5 ou 6 ans, on discute, on s'entend bien. Rascal comme Henri est un auteur qui pense à un illustrateur quand il écrit. C'est important, car tout est relié.



J'ai eu la chance de faire 4 livres avec lui et chaque fois, ça se passe de la même façon : on se croise sur un salon, et il a toujours dans sa sacoche, la maquette du livre qui va sortir bientôt. Et comme c'est un flippé, il aime bien montrer ce qu'il a fait pour être rassuré. Il ne cherche pas à avoir un avis, ça l'intéresse pas ça ! Il veut juste être rassuré, il veut qu'on lui dise, c'est beau ! c'est super ! Ensuite, l'air de rien, il commence à raconter une autre histoire qu'il a dans la tête. Comme c'est un conteur et qu'il a un don, on l'écoute. Et en fait, je me rends compte que s'il me raconte l'histoire, c'est qu'il pense à moi pour l'illustrer. A chaque fois, il procède ainsi et il ne se goure jamais. Il me raconte son histoire, entre sa bière et sa clope, elle n'est pas encore écrite, elle est en cours, elle est juste là dans sa tête et moi en face, j'ai les images qui me viennent direct ! Je vois trop bien comment je peux illustrer cette histoire !

Alors, c'est moi qui réclame. Je demande : "Tu as pensé à quelqu'un pour l'illustrer ? Et il répond : "Faut voir ..." Avec Rascal, ça se passe toujours comme ça. C'est vraiment un personnage !

G.R : Régis, lorsque nous avons exploré la sélection correspondant à cette case, nous avons été frappé par le nombre de contes. On s'est demandé si c'était un genre que tu affectionnais particulièrement ?

R.L : Eh bien non ! Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai, sinon je ne les aurais pas faits. Il faut savoir que c'est dingue le nombre de contes qui se publient ! Les mêmes reviennent et puis c'est une forme qui est tellement associée à la Littérature de Jeunesse et puis une forme qui garantit une profondeur d'âme.

J'ai travaillé avec Jean-Jacques Fdida qui est un conteur hors norme, qui est un chercheur, un intello, un mec qui a un doctorat autour des contes. Quand je le rencontre, c'est un cours magistral à chaque fois. Je lui dois de bénéficier d'un peu de la culture qui entoure les contes, de ses symboliques, de son ancrage profond et d'avoir compris que ce n'est pas un hasard si ces contes ont traversé les millénaires ...

Le 1er que j'ai illustré, c'est "L'oiseau de vérité" de J-J Fdida. C'était son 1er à lui aussi. Un album avec un CD de lui en train de conter, accompagné par un musicien de jazz extraordinaire : J-M Machado.

Avant de démarrer l'illustration, j'ai assisté à une représentation pour des classes. La séance commence avec Machado au piano, puis J-J Fdida entre avec du feu dans la main. Il allume des trucs autour de la scène, comme un tour de magie ... un grand silence se fait et il se met à conter "L'oiseau de vérité" puis la version ancienne du Petit Chaperon rouge. Il conte, il mime et moi je suis scotché ! Evidemment, ça m'a beaucoup aidé d'avoir vu cette mise en scène du conte.

Depuis, j'en ai illustré quelques autres, mais uniquement des contes qui me fascinent.

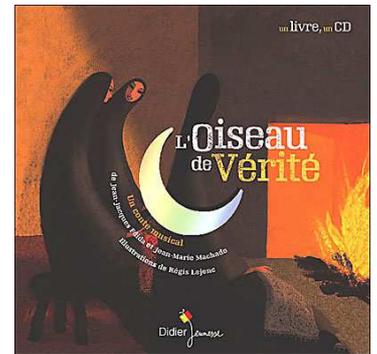
G.R : Donc ce n'est pas le genre mais certains contes ...

R.L : Oui, c'est mon intérêt pour l'histoire qui me fait accepter, quand elle a des ingrédients intéressants. Honnêtement, j'aime bien la cruauté dans les contes ... et c'est un élément indispensable !

Il y a d'autres contes, par exemple "L'arbre de paix" que j'ai fait avec Anne Jonas. Ce n'est pas un conte du patrimoine, mais il y a les ingrédients et la forme.

G.R : Et "La promesse de l'ogre" ? Là, en fait de cruauté, tu es servi !

R.L : Il y a un ogre, mais ce n'est pas un conte. Rascal m'avait raconté cette histoire, puis, j'ai eu une discussion avec J-J Fdida. C'est une hérésie ! m'a-t-il dit, ça ne se fait pas ! On ne touche pas aux figures méchantes du conte ! L'ogre, la sorcière, le loup ont une fonction. Pour faire court, ils sont les poubelles de l'atrocité de la nature humaine. C'est pour ça qu'on se réjouit que la sorcière soit brûlée à la fin d'Hansel et Gretel car elle est déshumanisée et en même temps, elle est motivée par des choses qui font partie de la nature humaine dont on veut se décharger. L'ogre ne peut pas être humain, il n'a pas de sentiment, il n'a pas d'empathie. Quand tu décris un ogre qui s'humanise, ça devient un détraqué, un psychopathe ! J-J Fdida était extrêmement ferme là-dessus. J'ai compris.



Pour autant, ce qui m'a touché dans cette histoire, c'est que Rascal prend un ogre, mais il ne raconte pas une histoire d'ogre ! Il raconte une histoire d'amour entre un père et son fils. Cette histoire est compromise car l'ogre ne peut pas se passer de chasser les enfants et de les manger, c'est sa nature. Ce père ogre ne comprend pas que son fils ne partage pas cette même nature, ça le dépasse ! Moi, je vois ça comme une histoire d'addiction, quelque chose qui est inscrit dans le cerveau reptilien et qui prend le dessus dans la tête de ce père. Le fils lui, ne supporte pas.

Dès le départ, j'ai adoré le projet ainsi que le texte de Rascal. C'est un livre qui ne laisse pas indifférent. C'est un drame, une histoire très forte.

G.R : Retour au tableau : R.L tire la case A5.

Lecture de l'album : "Au bout du compte" illustré par Martin Jarrie.

Retour à la question : Quand on est soi-même illustrateur, comment se passe la collaboration avec un autre illustrateur ? Quelles limites ne vous autorisez-vous pas à franchir ?



H.M : Je ne crois pas être trop intrusif. Si je pense à celui ou à celle qui pourra illustrer mon texte, c'est que je sais qu'il ou elle pourra apporter par l'image tout ce que je veux taire ou tout ce que je n'ai pas su dire. Je n'aime pas être trop bavard et je pense que c'est important de pouvoir compter sur les qualités de l'auteur ou de l'illustrateur avec qui on collabore.

R.L : Moi je suis auteur de manière très occasionnelle. J'écris des textes quand ça me traverse, quand ça me foudroie ! Et le 1er que j'ai écrit "Les deux géants" je l'ai illustré moi-même. Pour le texte de "Au bout du compte" j'étais en train de travailler avec mon ordi sur une image et une phrase me tournait sans cesse dans la tête : "Un jour, j'ai trouvé un arbre". Donc, j'ai ouvert une page sur mon ordi et j'ai tapé la phrase. Et bien, à partir de là, le texte m'est venu et je l'ai écrit direct comme ça, en dix minutes sans rien y changer. Ce qui me laisse à penser que ce texte était en moi depuis assez longtemps. C'est une espèce de poème et j'ai pensé à Martin Jarrie pour l'illustrer. Il fallait des sortes d'images mentales, des choses un peu étranges, un peu abstraites tout à fait dans son style. L'illustrer de façon narrative n'aurait eu aucun sens. J'ai vécu ça aussi avec Carole Chaix sur "Un an et un jour" un texte pas évident au départ et qui fort de l'illustration devient une sorte de colonne vertébrale. Ce sont des livres un peu comme des murs d'escalade, sans prises toute faites que chacun monterait à sa façon. Je les vois comme ça ces livres-là, un peu vertigineux, inhabituels pour certains lecteurs adultes, mais les enfants eux ne se posent pas ces questions.

G.R : Henri, c'est à ton tour : case A3 !

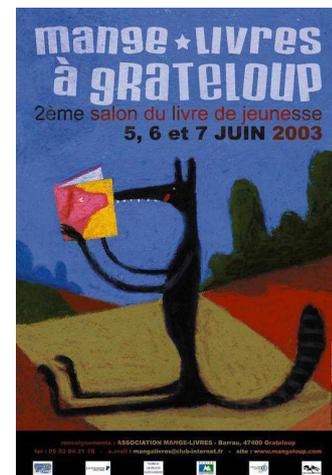
Le projet Grateloup ! Une expérience qui a abouti à cet objet livre.

Henri, est-ce que tu peux nous raconter ça ?

H.M : On a eu la chance d'être invités plusieurs fois à ce salon. Et puis un jour, lors d'un repas avec les copains de l'association "Mange-Livres" qui le gèrent, on discutait de leur volonté de redynamiser le projet car ils commençaient à s'essouffler un peu.

Et Alfred a lancé comme une boutade : "C'est pas compliqué, vous nous laissez une semaine, nourris-logés et on vous fait un livre !"

Ils nous ont pris au mot ! Ils ont accepté cette expérience : réunir 6 auteurs dans un lieu, une semaine. Quelque temps après, on est tous arrivés avec notre caisse de matériel et après le repas de bienvenue, on s'est mis à travailler sur le thème choisi : le loup. On a heureusement bénéficié de la clairvoyance de Claire Franek pour l'organisation du travail 2 par 2, pour les enchaînements, etc ...



A partir de là, je me suis retrouvé avec Carole Chaix pour plancher sur la 1ère page ! Moi je suis assez cartésien, j'aime bien que toutes les choses soient pesées avant d'être posées sur le papier. Alors que Carole est foutraque et comprend les choses après les avoir faites. Mais il n'y avait pas à tortiller, chaque soir, nous devions avoir terminé notre page !

Ce fut une belle aventure humaine ! On s'était donné comme objectif d'en profiter pour se faire essayer nos outils réciproquement, pour essayer des trucs qu'on ne connaissait pas, pour inviter les autres dans nos jardins secrets ... Ce qu'on a bien réussi à faire.

R.L : Et on a donc fait un livre en 6 jours !

G.R : Allez hop ! A toi Régis.

R.L : Ce sera C4

Une lecture d'un autre de vos albums : "L'autre fois"

G.R : Et dans cette case C4 : Henri auteur - Henri illustrateur

Nous allons revenir sur l'interview que tu nous as accordée lorsque nous avons fait notre brochure sur les albums poétiques.

Tu nous avais dit : " Quand j'écris mon texte, j'en fais une 1ère version que je vais retravailler indéfiniment. Parmi les choses qui me poussent à ce travail, il y a une exigence de justesse dans le sens qui fait que je suis amené parfois à utiliser des mots qui sont un peu compliqués pour les enfants, mais ce sont les mots justes par rapport aux sentiments, à l'émotion, à la description que je suis en train de donner."

Evidemment, ce qui nous tarabuste là-dedans, c'est "indéfiniment" !

Où est le curseur ? ça va d'où à où ce travail ?

H.M : Je ne sais pas. Le plus long compagnonnage avec un texte avant d'en être content c'est avec celui de "La rue qui ne se traverse pas" que j'ai ré-écrit, observé, soupesé pendant une dizaine d'années jusqu'à ce que je trouve la dernière phrase, celle qui lui a permis de prendre tout son sens, son sens profond; ça peut prendre du temps, mais je ne suis pas pressé. Comme dit Régis, j'ai la chance de pouvoir convoquer des histoires quand j'en ai envie. Et puis j'ai un ordi plein d'histoires !

Mon problème, ce n'est pas qu'elle soit finie demain ou dans 15 ans, c'est qu'elle soit bien, c'est qu'il n'y ait pas un mot que je puisse bouger. Ce qui est aussi faux, car dans les bouquins que j'ai écrit il y a 10 ans, je pourrais bouger les mots, mais il y a un moment où je me dis, c'est bon, c'est ça que je voulais faire avec ce texte !

G.R : Tu nous lis la dernière phrase, celle qui te manquait ?

H.M : J'en étais resté à "Homme ou moineau l'équilibre est le même. L'essentiel est de savoir s'appuyer sur le vide." Mais il manquait quelque chose d'essentiel là, c'est à dire ces huit mots, la dernière phrase : "Le vacarme d'une vie est un battement d'ailes."

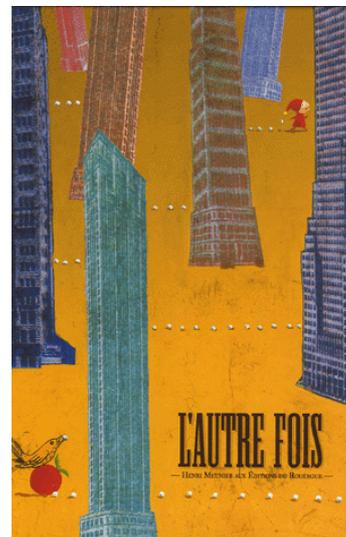
G.R : Tu nous avais parlé aussi du rapport entre faire son et faire sens. Quand tu parles d'un ogre, tu veux qu'on l'imagine en train de mâcher à travers les sonorités que tu emploies. Est-ce que tu peux développer un peu ?

H. M : Je peux essayer, mais c'est très subjectif et affectif ça.

J'ai peut-être une chance dans ma vie d'auteur qui était une malchance dans ma vie scolaire.

J'ai été un enfant dyslexique et je reste un adulte dysorthographique.

L'orthographe n'a pas grande importance pour moi. Quand je lis, je ne lis pas des lettres qui s'enchaînent, je lis des sons et ces sons font sens. Les mots font de la musique dans ma tête et je m'appuie beaucoup là-dessus quand j'écris. Je fais venir les mots, je les dis, je les fais sonner jusqu'à ce que ça coule si je parle d'eau et que ça siffle si je parle de vent ...



G.R : Et ça fonctionne ça c'est clair ! Pour beaucoup d'entre nous qui sommes des médiateurs du livre, pour ceux qui lisent à haute voix des textes aux enfants, c'est évidemment un aspect essentiel. Il est clair que les enfants sont sensibles à la musicalité des textes, c'est de l'ordre du sensoriel.

Revenons au tableau. Régis tire la case : A2 - R. Lejonc auteur et illustrateur

"Quelles couleurs !" est un livre que tu as fait tout seul. Il a été mis en avant au Salon de St-Orens qui avait pour thème le même titre. Tu y as donné une conférence, mais nous sommes nombreux à ne pas avoir pu y assister. Peux-tu nous en parler ?

R.L : Ce livre est un imagier né du croisement des questions que me posent les enfants durant les rencontres scolaires et d'une demande de l'éditrice Valérie Cussaguet. Entre la sollicitation et la sortie du livre, il s'est passé 4 ou 5 ans.

L'organisation du livre et l'angle que j'ai choisi se sont imposés de manière évidente car je ne suis pas spécialiste en la matière. Les couleurs ont une histoire liée à l'histoire de l'humanité, elles sont reliées à des rites et à des symboles culturels forts. Je me suis appuyé là-dessus pour construire ma façon de voir les couleurs. Normalement les couleurs se divisent en 7 familles :

3 couleurs primaires : jaune - cyan - magenta

3 couleurs complémentaires : vert - violet - orange

Et puis le noir, le blanc lui, n'est pas considéré comme une couleur.

Moi j'ai voulu avoir un spectre un peu plus large, j'ai donc ajouté aux précédentes : blanc, rose, brun, ocre et gris.



Donc 12 familles de couleurs.

Pendant les 4 années de préparation, j'avais toujours un carnet sur moi, je notais, je listais ... J'ai rempli mes carnets d'idées, d'expressions, de références à des chansons, à des textes, à des films, à la culture populaire, à des choses liées à des souvenirs ... Tout ça avant de réaliser les images. Et puis, pendant cette période, j'ai fait pas mal de voyages qui ont alimenté aussi et j'ai pris beaucoup de photos en rapport avec mon thème. Enfin, un jour, l'éditrice m'a fixé une date pour la fabrication du livre et il a fallu plonger ! Heureusement, à l'atelier, je pouvais tester immédiatement mes trouvailles auprès des copains, pour les dessins, les collages, les photos, les associations d'idées, les mises en page que je travaillais à l'ordi ...

G.R : Et c'est un très beau travail !

Maintenant à toi Henri ! Case C5 : Toi auteur, illustré par d'autres.

Parlons de ta collaboration avec Nathalie Choux dans la série de BD "Trop super" pour les petits. C'est très intéressant cette articulation entre faits scientifiques et valeurs.

Au départ, on se dit "Ah c'est rigolo ! on revisite les super-héros !

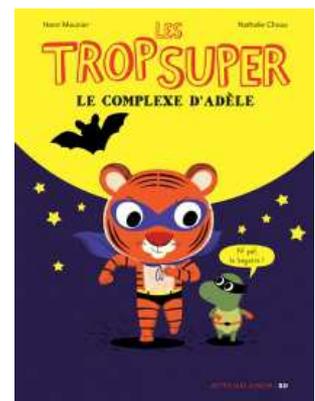
Et puis, on s'aperçoit qu'il y a bien plus que ça !

H.M : C'est vrai. En fait, moi quand je lis une histoire drôle et qu'elle n'est que drôle, je m'ennuie ! Quand je lis une histoire sérieuse et qu'il n'y a pas à un moment, un poil d'émotion et une pignolade, je trouve que c'est désespérant ! J'aime écrire des histoires où on peut passer du doux à l'amer et si en plus, je peux transmettre quelque chose qui aide à se tenir droit dans la vie ... Il ne faut pas négliger non plus l'apport de mes personnages ! Parmi eux, il y a une petite tortue qui me ressemble un peu, qui est assez sensible, qui n'est pas super-héros mais qui a un vrai sens de la justice. Si il faut mettre un coup de pied à l'ours qui embête les plus petits, elle va le faire et puis après, elle part en courant. J'étais comme ça quand j'avais 10 ans ! C'est souvent la tortue qui a des réflexions plus sensibles dans l'histoire. Mais c'est pas parce que je l'ai réfléchi, c'est parce qu'elle est comme ça ! Tu sais ça toi Ghislaine.

Nos personnages existent !

C'est nous qui l'avons créé ce personnage, mais on ne peut pas lui faire faire n'importe quoi.

Il a un caractère, il a une façon de parler, de se comporter ...



G.R : Maintenant, pouvez-vous nous dire quelque chose tous les deux sur votre travail en BD. Sur le tien Henri, avec Richard Guérineau et toi Régis sur cette aventure qu'est Kodhja.

H.M : Pour moi, c'est typiquement un projet d'atelier. A force de partager un lieu de vie, on s'est aperçu qu'on avait un substrat commun : c'était le western du mercredi ! Dans notre enfance, ni Richard ni moi n'avions la télé à la maison et on allait tous les mercredis chez les voisins pour voir le western ! On en a des souvenirs extrêmement forts et l'envie nous est venue de faire ensemble un western BD. J'ai eu l'idée du scénario au départ : une partie d'échecs, deux joueurs avec des pistolets dont l'un serait un gamin bluffeur et face à lui, l'autre qui commencerait à douter de lui-même ...

Richard a pensé à la nécessité d'une présence féminine, un rôle pivot entre les deux hommes ... En bavardant, on a posé nos personnages, leur personnalité et à partir de là, j'ai écrit.

G.R : Très bien. Et pour Kodhja ?

R.L : Là j'ai travaillé avec l'auteur Thomas Scotto. C'est quelqu'un que j'ai rencontré sur des salons. On aime bien ce qu'on fait réciproquement. Depuis longtemps, on se disait que ce serait bien de faire un livre ensemble. Thomas avait d'abord proposé son texte à Henri.

H.M : Oui et j'avais fait quelques images mais ça ne collait pas ! Nous n'étions pas convaincus ni Thomas, ni moi.

R.L : C'est un texte pas évident du tout, pas classique, très dialogué. Il avait été adapté pour le théâtre, mais je n'ai pas eu l'occasion de le voir jouer. Lorsque je l'ai lu, ça m'a énormément plu.

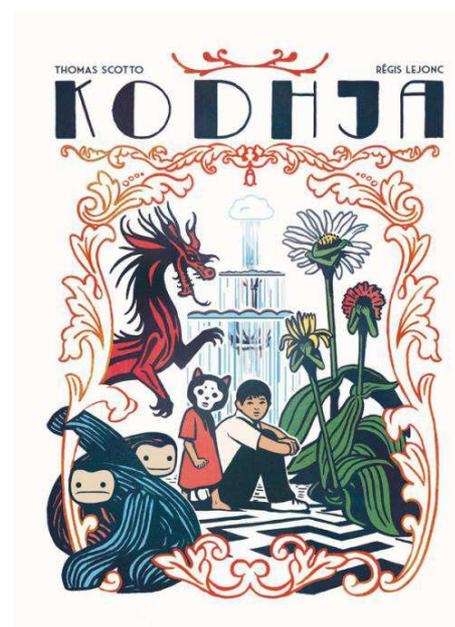
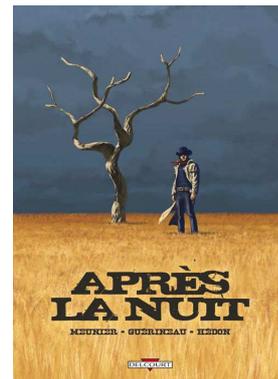
Et très vite, j'ai senti qu'il se découpait très bien en BD. Enfant et adolescent, j'ai été nourri par la BD. Mon goût pour l'image, et ma culture, c'est la BD ! Je n'en ai pas fait beaucoup mais ses codes me sont familiers. Et je voyais chez mes copains d'atelier, le travail de marathonnier que demande un album de BD !

H.M : Un travail de moine copiste ...

R.L : Ou de copiste marathonnier ! Ce n'est pas trop mon tempérament, alors je ne me suis jamais lancé là-dedans. Mais là, je me retrouve avec un texte qui de toute évidence pour moi peut être travaillé en BD. Donc, j'ai proposé l'idée à Thomas qui en a été ravi, puis à l'éditeur. J'ai fait un découpage, des croquis et tout tombait impeccable ! Ensuite, des choses se sont imposées, des changements, des enrichissements. J'ai proposé par exemple qu'un enfant soit le guide du narrateur qui entre dans cette cité nommée Kodhja et que cet enfant porte un masque dès le départ, masque animalier changeant qui représente un peu l'état d'esprit et les émotions de l'enfant, donc un masque qui n'en est pas vraiment un ...

Ma 2^e suggestion a été d'étoffer les trois personnages qui attendent de rencontrer le roi. Ils n'étaient pas décrits dans le texte de Thomas, j'ai pensé que ça pouvait être la mort, un robot et Cupidon. Quand j'ai eu bien avancé, Thomas est venu passer une journée à l'atelier et je lui ai proposé de mettre le tout à sa sauce. Ensuite, ça n'a pas été évident avec l'éditeur T. Magnier qui n'est pas spécialisé BD. Il y a eu un moment de panique avant qu'ils acceptent de nous faire confiance. Finalement, c'est un très beau livre, un peu atypique qui est sorti en octobre 2015. Il a reçu un accueil critique extraordinaire.

G.R : Voilà, nous n'avons pas épuisé les questions, nous aurions aimé bavarder encore longtemps mais l'heure nous oblige à nous arrêter, un grand merci à Henri et à Régis, aux bibliothécaires et à vous tous d'être venus.





Henri MEUNIER



Régis LEJONC

Bibliographie sélective:

- La poupée de Ting-Ting G. Roman - R. Lejonc 2015
- L'arbre de paix A. Jonas - R. Lejonc 2013
- Le grand imagier de l'alphabet H. Meunier 2012
- La rue qui ne se traverse pas H. Meunier - R. Lejonc 2011
- Quelles couleurs ! R. Lejonc 2009
- Grand et petit H. Meunier - J. Concejo 2008
- Le phare des sirènes Rascal - R. Lejonc 2006
- L'autre fois H. Meunier 2005
- La mer et lui H. Meunier - R. Lejonc 2004
- Ernest, l'enfant qui ne volait pas bien haut H. Meunier 2004
- La même aux oiseaux H. Meunier - R. Lejonc 2003
- Les deux géants R. Lejonc 2001



La poupée de Ting-Ting

La cour des miracles – Henri Meunier et Jean-François Martin

17/11/2014 · par [librairieirelire](#) à Toulouse

Une promenade poétique et philosophique au royaume des éclopés et des marginaux, pour interroger les différences et les préjugés sociaux...

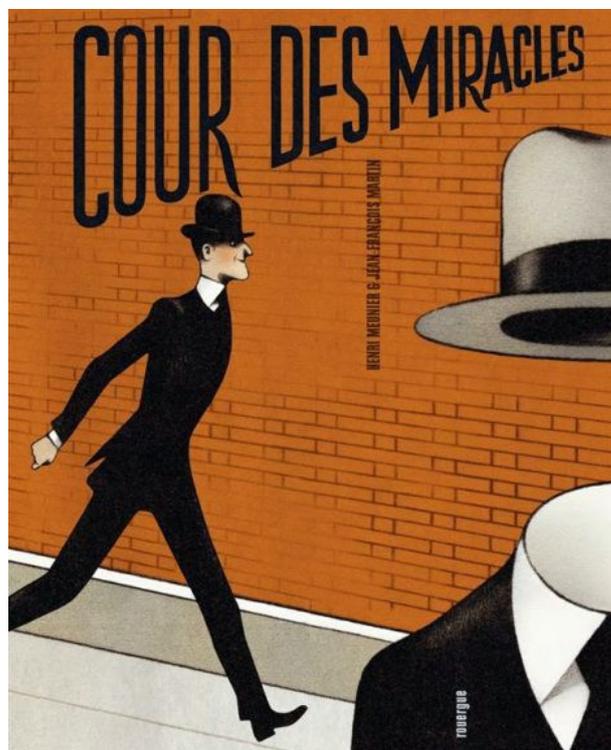
Le texte d'Henri Meunier et les illustrations de Jean-François Martin proposent au lecteur une déambulation dans les ruelles de la cour des miracles, où l'on croise des personnages atypiques – des angelots noirs, une liseuse de bonne aventure, un cyclope, un éléphant barman, ... – qui sont autant de références à ces figures d'exclus passées et présentes dans l'inconscient collectif. Cet album questionne nos présomptions et le poids des apparences dans notre société. Sommes-nous obligés de ressembler aux « autres » pour mériter notre statut d'Homme ? Et notre humanité ne passe-t-elle pas par une chose bien plus essentielle que notre aspect extérieur ?

Le cheminement physique du personnage accompagne le cheminement psychique du lecteur, qui, arrivé au terme de la balade littéraire, pourra à son tour reprendre son chemin sur Le Grand Boulevard, avec un regard différent sur les petites ruelles adjacentes et ceux qui s'y promènent...

Un album qui résonne comme une parenthèse de douceur et d'humanité, et qui nous pousse à nous interroger sur nos propres différences et idées reçues... Bravo et merci.

« Je ne suis pas un éléphant, je ne suis pas un animal, je suis un être humain, je suis un Homme. » Elephant Man, David Lynch (1980).

La cour des miracles Henri Meunier et Jean-François Martin - Le Rouergue –2014



Cœur de bois

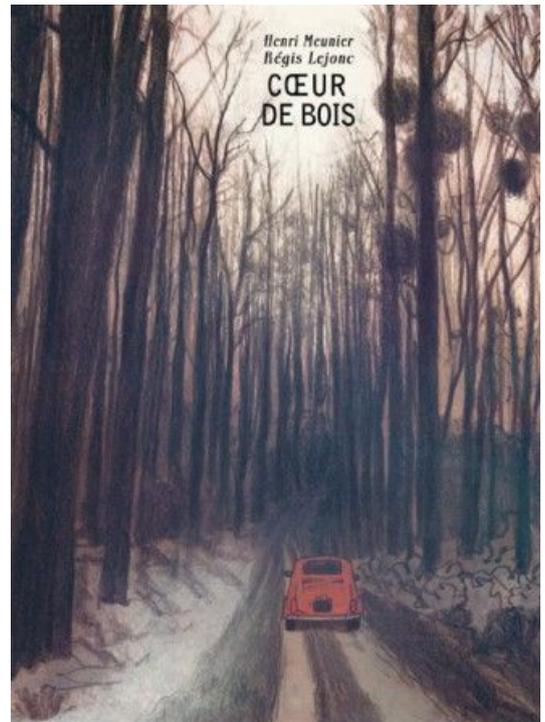
Dernier album en date du duo Henri Meunier - Régis Lejonc, "*Cœur de bois*" est avant tout un album d'exception

Ce pourrait être le plus bel album jamais écrit sur le thème de la résilience, mais c'est bien plus que cela. Bien plus complexe qu'un livre à thèse, la dernière création du duo Henri Meunier et Régis Lejonc est d'une puissance émotionnelle rare.

Certainement, l'un et l'autre, l'auteur comme l'illustrateur, ont produit ici le meilleur de leur art. L'écriture est bouleversante, dans sa simplicité, dans sa justesse, mais aussi dans ses ellipses et ses ambiguïtés. Les illustrations de Régis Lejonc creusent le mystère, installent une atmosphère rare dans le livre pour la jeunesse, comme cette première double page à l'inquiétante familiarité. Et la référence au conte, auquel les auteurs ont déjà contribué par des variations antérieures, est finement orchestrée.

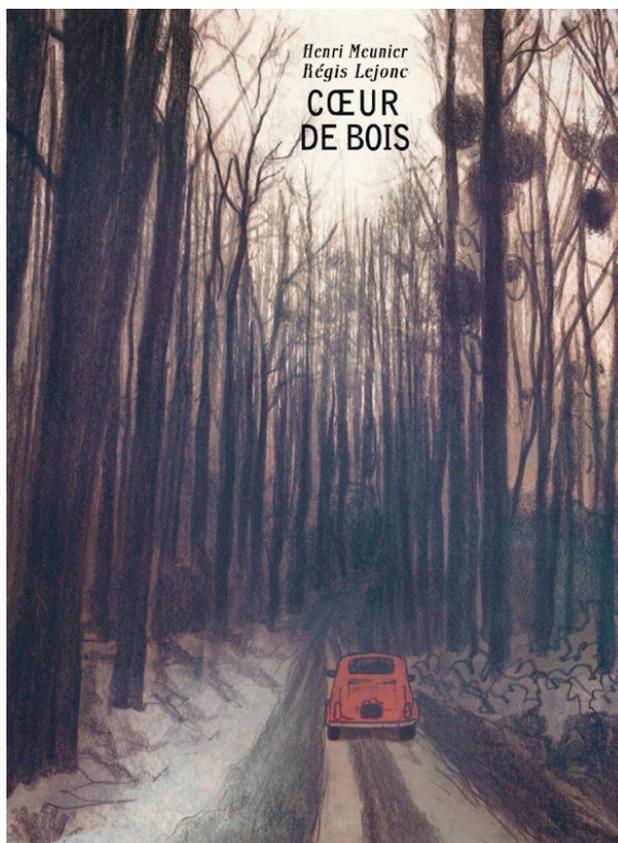
Mais la réussite est ailleurs. Elle est dans l'entre-deux, ou dans le tout. Avec une parfaite maîtrise, chaque double page module l'interpénétration du texte et de l'image, offre un espace réinventé où ils jouent à se répondre, se contredire, se distancer, dans cette forêt tout à la fois angoissante et enveloppante. Cette danse du texte et de l'image, à laquelle répondent le dedans et le dehors, tient à une écriture très visuelle et à des images aussi littéraires que cinématographiques, mais aussi à l'utilisation de l'album comme support vivant et signifiant. La tourne de page située au milieu du livre, véritable lieu de basculement et de révélation du récit, demeurera ainsi plus qu'un pont, une apogée.

Le livre laisse le lecteur anéanti, lequel n'a pourtant qu'une hâte, reprendre au début, faire revivre la magie qui s'exhale de l'œuvre qui, semble-t-il, est inépuisable, par ses nuances, par ses profondeurs. Un très grand livre.



Henri Meunier (texte), Régis Lejonc (illustrations), Cœur de bois, éditions Notari, mars 2016

Régis Lejonc et Henri Meunier : « Nous avons une confiance totale l'un envers l'autre. »



Cœur de bois, d'Henri Meunier et Régis Lejonc, aux éditions Notari... J'ai d'abord ouvert ce livre par curiosité. Régis m'en avait rapidement parlé lors d'un voyage en pleine campagne au retour d'une animation dans une petite bibliothèque du département. Il m'avait dit : « J'espère de tout cœur que ce livre va sortir car c'est un livre très particulier pour nous, tu verras... » Alors bien sûr, j'avais très envie de voir. Quand j'ai ouvert le carton et découvert *Cœur de bois*, je me suis tout de suite isolé et j'ai lu cet album. Je n'ai rien dit puis je l'ai mis dans mon sac. Je l'ai relu une fois rentré chez moi et je n'ai, là encore, rien dit. Et puis deux jours plus tard, je devais enregistrer une émission de radio autour des littératures de jeunesse, et j'ai choisi cet album pour la lecture à voix haute. Je ne l'ai pas relu, je me suis lancé tel quel. Et là l'émotion est venue. D'un bloc. Pas vraiment inattendue non car ce livre m'a profondément marqué à chacune de mes lectures silencieuses, mais l'entendre à voix haute et y apposer les images, magnifiques, de Régis Lejonc a provoqué chez moi et chez ceux qui étaient ce soir-là dans le studio une émotion toute particulière. Intense. Car ce livre est comme cela, il prend aux tripes et il ne nous lâche plus. J'ai voulu en parler avec ses auteurs.

Simon Roguet - Librairie Sorcière M'Lire à Laval

- Vous signez une œuvre très forte et extrêmement émouvante. Racontez nous l'origine de cette aventure et ce qui vous a poussés à imaginer cet album.



- **Régis Lejonec** : Pour moi l'origine de cet album s'inscrit dans la complicité qui nous unit Henri et moi depuis de nombreuses années. Cet album est le cinquième que nous faisons ensemble en 15 ans. Comme à chaque fois, Henri est à la source du projet, il en est l'auteur. Il pense à moi pour les illustrations parce qu'il me connaît très bien et sait que son texte me correspond. À ce moment là, je m'inscris

dans l'élaboration du livre avec lui. Nous avons une confiance totale l'un envers l'autre et avons su développer un terrain de jeu commun pour raconter des histoires ensemble.

- **Henri Meunier** : J'étais en train d'écrire une histoire pour Régis, une histoire qui se déroule dans les montagnes. Je m'y sentais bien. Elle avançait sereinement. Elle faisait justement roc. Le personnage d'Aurore et son histoire sont alors venus percuter ce roc. Avec entêtement. Sans ménagement. M'empêchant de poursuivre le texte dans lequel j'étais engagé. Me faisant perdre le fil émotionnel singulier que j'essayais de suivre en écrivant ce premier texte. Alors, presque pour m'en débarrasser et retrouver l'acuité indispensable sur le travail en cours - je me suis résolu à suivre Aurore dans les bois. Certaines histoires sont pressées. D'autres ne le sont pas. Quand une histoire impatiente empiète sur le travail en cours, il suffit le plus souvent que je couche sur le papier un premier jet, rapide et maladroit pour retrouver ma concentration. Et si je pense que cette trublionne a un tout petit quelque chose en elle, j'y reviens éventuellement plus tard. Tranquillement. Mais avec *Cœur de bois*, il n'en a pas été ainsi. Un ou deux jours plus tard, j'avais bien ce premier jet en main. Mais pas moyen de le mettre de côté. Le vrai travail, celui de l'écriture, s'est imposé tout aussi impérativement. Je n'ai donc pas quitté ce texte. Et je l'ai achevé.

Puis je l'ai proposé à Régis dont les images, et plus encore la sensibilité et la bienveillance, m'accompagnait pendant que j'écrivais. Qu'un texte s'impose ne m'est pas arrivé si souvent que cela dans ma vie. D'habitude, je parviens - et préfère - toujours remettre à demain ce que je pourrais écrire le jour même. Ainsi, les enjeux du texte mûrissent, un peu tout seul, inconsciemment. En général, j'écris toujours mieux le lendemain. Mais il n'en fut rien pour *Cœur de bois*. Et pour répondre à la question, ce qui m'a poussé à écrire ce texte, je ne le sais pas exactement. Je suppose que ce sont des questions et des émotions soulevées par le texte que j'écrivais alors, *Cimes et abîmes*, mais que ce texte ne me permettait pas de mettre en jeu en bonne intelligence. Ce qui est amusant à ce sujet, c'est que le premier titre de l'histoire d'Aurore, quand je l'ai donné à Régis, était : *Une épiphanie*. La révélation. La compréhension soudaine, brutale et lumineuse à la fois. Une certaine forme de renaissance possible, aussi. C'est l'un des enjeux pour les personnages. C'est l'une des clefs du texte. C'est un ressort de la lecture bien sûr. Mais d'une certaine manière, la naissance de ce texte aussi fut une épiphanie pour moi.

- Le lien au conte classique apparaît peu à peu, comme si le lecteur devait faire lui aussi son chemin vers ses souvenirs d'enfance...

- **RL** : C'est exactement ça. On ne devine pas tout de suite quelle est l'identité "connue" d'Aurore. On le découvre en contre-point vers le milieu du livre, et là, on fait un chemin à l'envers pour combler les manques et les informations grâce à ce qu'on sait du conte classique.



Henri MEUNIER

- **HM** : C'est aussi, à mon sens, l'une des grandes forces et profonde intelligence des illustrations de Régis d'inviter le lecteur à faire ce cheminement. Sans un mot, dès la première image, Régis nous invite dans ce jeu de la culture, de la mémoire. Il met en mouvement et nous habille de ce tissu émotionnel, complexe et subtilement entrelacé, des sentiments collectifs et intimes. Du conte et du réel.

- Cet album fait partie de ceux qui s'adresse aux émotions et donc à tout le monde (enfants et adultes). Étiez-vous inquiets de la réaction de l'un ou l'autre des publics ?

- **RL** : Concernant le public adulte, je pense qu'Henri comme moi ne savions pas comment cet album serait reçu. Le sujet est grave, profond, bouleversant. L'accueil des libraires (premiers lecteurs) a été extraordinaire et nous a tout de suite rassuré. De très nombreuses réactions et critiques nous ont été témoignées depuis la parution du livre et elles sont toutes puissantes et touchantes pour nous. Ce livre semble nous dépasser et c'est une très bonne chose.

- **HM** : Oui. J'étais inquiet. Je le suis souvent, je suis plutôt un garçon qui doute. Et plus le livre est fragile, plus je le suis bien sûr. Ce n'est jamais évident de savoir si cette part de l'autre, dont je parlais juste au dessus, est proposé avec assez de délicatesse pour que le lecteur puisse y prendre sa place. Surtout quand le sujet est sensible. Rappeler la nuit pour évoquer la possibilité du jour, c'est délicat. J'attendais effectivement les premiers retours avec un peu de fièvre. Ces premières réactions arrivant, je partage mot à mot ce que Régis en dit.

- Quelles ont été les premières réactions des enfants face à cet album ?

- **RL** : À dire vrai, lorsque j'ai terminé ma part du livre avec les illustrations, je me suis dit que je venais de réaliser mon premier album adulte. Je n'étais pas certain que le propos pouvait toucher en profondeur de jeunes enfants manquant par définition de recul et de références dans la vie. Henri ne partageait pas mes doutes à ce sujet. Et puis j'ai récemment fait ma première rencontre scolaire autour de cet album avec des enfants de CE1... Et là, j'ai compris qu'ils avaient tout compris, et pas uniquement parce qu'ils en avaient parlé en classe tous ensemble. Je me suis senti idiot d'avoir pu croire que le propos de ce livre pouvait leur échapper. Ce n'est pas le cas. Je ne douterai plus jamais de leur capacité à recevoir tous les sujets.

- **HM** : Le lecteur est toujours le véritable auteur des histoires que nous leur proposons. Notre responsabilité est de réussir, d'une part à laisser suffisamment de place et d'espace pour que le lecteur-auteur tisse son histoire, et d'autre part de lui proposer assez de fil à tisser et une assise suffisamment confortable pour qu'il se le lance en confiance. Ce n'est pas simple.

Et nous ne sommes jamais certains d'y parvenir un peu. Même si je n'ai pas envie de leur raconter toutes les histoires qui me traversent, les enfants sont des lecteurs comme les autres. En bons lecteurs, ils lisent, comprennent, interprètent et tissent leur histoire sur les bases que nous leur proposons. Comme nous autres adultes, ils le font, fort de ce qu'ils sont, de ce qu'ils ont vécu dans le passé et de ce qu'ils espèrent vivre dans le futur. Ils ont moins d'expérience que les adultes pour ce faire. Mais sans vouloir être désespérant avec les adultes que nous sommes, il se trouve qu'en revanche, ils ont beaucoup plus à vivre devant eux. Et peut-être de ce fait leurs espoirs sont nettement plus affûtés que les nôtres... Cela compense largement nos expériences, du moins je le crois. Je n'ai pas encore eu la chance de discuter avec des enfants de *Cœur de bois*. Mais je suis impatient de pouvoir entendre leurs lectures de cet album.

- Comment procède-t-on pour vieillir un personnage ultra référencé et comment le représenter ?

- **HM** : Il se trouve que je ne me suis pas posé la question. J'ai choisi ces personnages précisément parce que les lecteurs les connaissent. Et la question n'a pas été ce qu'ils furent autrefois, à l'heure première du conte, ni comment ils ont vieilli. Mais plutôt d'être juste par rapport à ce qu'ils sont dans l'histoire qui est la nôtre. Le résultat c'est qu'Aurore et le loup ont acquis une longévité, une histoire, une complexité, une dualité, bref, une humanité qui leur était interdite dans le conte. Le loup ou le chaperon rouge sont une fonction, symbolique et archétypale, dans les contes traditionnels. Ils ne sont pas humains. Ils ne sont pas même - à proprement parler - des personnages. Ici ils le sont. Plus que le temps qui passe, je pense que c'est l'humanité des personnages qui fait rupture avec le conte traditionnel. Et pour autant, à mes yeux, *Cœur de bois* est bien un conte. Mais cette rupture est d'importance et je ne ferai pas l'unanimité sur ce point.

- **RL** : Vieillir des personnages ultra référencés n'a pas été un souci. Aurore devait être une très belle femme, elle devait être forte et fragile à la fois. Elle devait faire son effet dès son apparition. L'autre personnage était plus facile à vieillir encore même si la difficulté de dessiner un vieillard réside surtout dans le fait de faire passer par l'image sa vulnérabilité et sa dépendance. Ensuite je cherche du mieux que je peux à donner à voir ce qui habite des personnages (par leurs expressions, leur regard ou leur langage corporel). Je n'ai jamais d'autre but que de tenter d'être juste sur ces points-là. Une fois les images faites, je ne sais jamais si j'y suis parvenu. C'est le retour des lecteurs qui peut m'apaiser une fois le livre publié.

- Le personnage d'Aurore est un personnage féminin incroyablement puissant. On m'a demandé, suite à la lecture de votre texte si j'y voyais des personnages publics existants. Avez-vous eu des personnages publics en référence en tête quand vous l'avez créée ?

- **RL** : Comme nous sommes dans le monde du conte, ou plutôt dans son prolongement, Aurore était décrite par Henri comme une très belle femme capable de tenir la dragée haute à Blanche Neige... Alors je me suis demandé qui était la plus belle femme à mes yeux. J'ai tout de suite pensé à Brigitte Bardot imitant Faye Dunaway dans le clip de *Bonnie & Clyde* avec Serge Gainsbourg. Je ne suis pas particulièrement fan de Brigitte Bardot mais l'icône et le symbole qu'elle incarne à son âge d'or demeure... à la manière des princesses, ces beautés éternelles. Et j'aime à travers ce qu'elle incarnait une certaine forme de force, de pouvoir et de liberté. Bonnie Parker était une femme dangereuse, une femme forte. L'association des deux existait dans le clip de la chanson de Gainsbourg et m'a servi de point d'appui pour représenter Aurore. En évoquant une icône populaire que tout le monde peut deviner ou identifier, je pouvais représenter ce chaperon rouge devenue femme, car tout le monde connaît le petit chaperon rouge...

- Vous arrivez, grâce à votre histoire et la façon dont vous l'avez menée, à éviter les écueils du pardon ou de l'oubli, qui aurait pu être très gênant dans ce type de récit. Votre personnage est plus forte que cela, elle ne veut pas pardonner, juste montrer qu'on peut être au-delà de ces épreuves.

- **RL** : Le sujet profond de ce livre est celui de la résilience : comment se construit-on après avoir subi des atrocités. Il ne s'agit surtout pas de pardon, et évidemment pas d'oubli.

Juste : comment Aurore fait-elle ? C'est le sujet du livre, la révélation par le monologue final du personnage qui explique son point de vue, sa solution pour elle-même : essayer de devenir assez forte pour pouvoir aimer.

Henri et moi avons beaucoup discuté ensemble sur ce sujet qui par bonheur nous est étranger. Il ne fallait pas se planter. Nos points de vue intimes ont pu diverger mais le fond de ce que porte ce livre nous rassemble au final.

- **HM** : Rien n'est pire que le romanesque ou pire, le romantisme sur des sujets grave, lourd ou sensible. Un film comme *La vie est belle* de Begnigni est par exemple un film à la fois consternant et effroyable à mes yeux. Pour bon nombre de drames, l'oubli et le pardon sont impossibles. Du moins je le crois. Sans oubli, ni pardon, la reconstruction, la résilience, passe nécessairement par ailleurs. Être assez forte pour pouvoir aimer de nouveau est de cet ordre de l'impossible pour bien des victimes. Aurore va au de là encore. Elle tend à un absolu. C'est un conte. Nous connaissons presque tous des femmes et des hommes droits, forts, debout après avoir vécu un drame, un anéantissement, une dévoration... C'est la possibilité du jour dont je parlais tout à l'heure, qui porte Aurore. Et à cela, oui, je crois.



- **Si le conte classique a été la source de nombreuses interprétations psychanalytiques, vous avez bien conscience que votre album va être l'objet à son tour de ses interprétations. Comment abordez-vous ces retours ?**

RL : Dans mon cas, avec crainte et certitude. Crainte d'être confronté à des rencontres bouleversantes et aux paroles que ce livre libérera. Ce livre parlera forcément à certaines personnes plus intimement concernées que d'autres et nous espérons être juste dans notre propos pour elles. Et certitude de la puissance et de la nécessité d'un tel propos, de l'humanité qui se love au fond de tout ce qu'écrit Henri. Avec

lui je pars toujours en confiance, conscient de participer à un livre puissant, hors des modes et du temps.

- **HM** : Les livres appartiennent tout entier au lecteur. Leurs interprétations aussi. Entendre ces interprétations et échanger dessus fait partie des raisons pour lesquelles nous allons à la rencontre de nos lecteurs. J'aimerais, très très modestement, aider certains lecteurs à miser sur « ces lendemains radieux » dont parle Aurore. Mais je ne sais pas comment et si cela est possible. Et je ne crois pas que se soit la fonction d'un livre, de quelques mots, quelques images. Mais, pardon de me répéter, le lecteur est l'auteur véritable du livre. Les émotions et idées qui le traverseront lui sont propres. Et je crois beaucoup plus en l'utilité potentielle et singulière de cette lecture là qu'en celle que je pourrais avoir en propre. Pour ce qui relève de nous, j'espère tout comme Régis, que nous sommes le plus juste possible.

- **Régis, comment avez-vous abordé ce texte d'Henri qui a dû être sacrément difficile à illustrer ? Quels ont été vos objectifs en terme d'illustration pour cette histoire ?**

- **RL** : Il me faut toujours un long temps de maturation intérieur avant de me lancer dans l'illustration d'un tel livre. C'est ce qu'il s'est passé entre le moment où Henri m'a proposé son texte et celui où je me suis mis à l'illustrer. À partir du moment où je m'y suis mis, j'ai le sentiment que les images se sont construites avec fluidité et "facilité". Les choses étaient déjà dessinées dans mon esprit pour accompagner ce texte avant de commencer à tracer le premier trait. Je savais où aller et quelle atmosphère partager. J'ai dessiné à la mine de plomb colorisée par la suite avec mon ordinateur. Cette technique est assez rapide en réalité car elle n'engage pas un travail plastique mais repose davantage sur le dessin et la composition narrative des images.

Comme pour les livres précédents que nous avons publiés avec Luca et Paola Notari, je me suis chargé de la mise en page.

Henri et moi construisons avec ces éditeurs une relation cohérente avec ce troisième album publié chez eux, et pour chaque livre, je me suis chargé de la mise en page avec les mêmes principes et la même typographie.

- Vous avez déjà illustré le conte du Petit chaperon rouge (chez Didier Jeunesse, contes du temps d'avant). Est-ce un hasard de retrouver ce conte en particulier des années plus tard ? Est-ce vos scénaristes qui vous y mènent encore ?

- **RL** : J'ai eu la chance d'illustrer il y a quelques années de cela une version ancienne (dite nivernaise pour les experts) du Petit chaperon avec Jean-Jacques Fdida, effectivement publiée chez Didier jeunesse avec Emmanuelle Painvin, brillante éditrice de l'époque. Je dis "la chance" parce que ce livre reste l'un de mes préférés à ce jour. Travailler avec Jean-Jacques a été une expérience incroyable pour moi tant son érudition en matière de contes est vaste et profonde. J'ai pu pénétrer grâce à lui au cœur de ce conte, de ce qu'il raconte et symbolise. Cette vision du conte a été influente pour moi pour illustrer *Cœur de bois*. J'ai pu partager cela avec Henri, et je ne suis pas certain que j'aurais illustré son texte de la même manière si je n'avais pas eu l'occasion de me confronter à la version originelle de Jean-Jacques Fdida auparavant.

- Pouvez vous pour conclure nous dire un dernier petit mot sur votre éditeur qui publie cet album ambitieux et difficile ? Vous commencez tous les deux à avoir une sacrée belle collection de livres publiés chez Notari. Il se dégage vraiment une certaine forme de liberté et de rigueur (qualitative) chez lui.

- **RL** : C'est Henri qui m'a présenté les éditions Notari il y a une petite dizaine d'années. Nous avons publié *La rue qui ne se traverse pas*, puis la ré-édition de *La mer et lui* avec eux. Henri et moi avons l'envie depuis le début de publier chez eux l'intégralité des livres que nous faisons ensemble : une création, puis une ré-édition... Cela nous donne du sens de rassembler notre petite œuvre commune avec ces éditeurs là avec qui nous partageons une certaine vision de la littérature de jeunesse. À chaque fois, Paola et Luca Notari nous publient avec une confiance totale. Ils n'interviennent pratiquement pas sur le texte et les images que nous proposons. Ils se mettent au service de nos projets d'auteurs et je dois dire que ce sont les seuls à faire ainsi parmi tous les éditeurs avec qui j'ai travaillé depuis 20 ans. C'est à la fois confortable et un peu vertigineux. Ils ont le souci de l'objet et fabriquent de beaux albums. Ils sont à notre écoute et c'est très stimulant. J'espère que nous pourrions continuer longtemps notre collaboration.

- **HM** : L'exigence et la qualité du catalogue des éditions Notari est absolument exemplaire et, là encore, je partage chacun des mots de mon ami Régis.

Propos recueillis par Simon Roguet, Librairie Sorcière M'Lire à Laval

<http://librairies-sorcieres.blogspot.fr/2017/08/regis-lejunc-et-henri-meunier-nous.html>



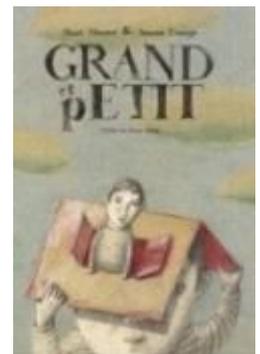
Bibliographie sélective - H. MEUNIER

Coeur de bois Henri Meunier - Régis Lejonc éd. Notari 2017
Album à partir de 11 ans



Cour des miracles H. Meunier Jean-François Martin
éd. Rouergue 2014 - Album à partir de 7 ans

Cent grillons et autres contes pas piqués des hannetons H. Meunier
Rouergue 2013 - Conte à partir de 9 ans



Méli mélodie H. Meunier - Martin Jarrie éd. Rouergue 2013
Imagier à partir de 3 ans

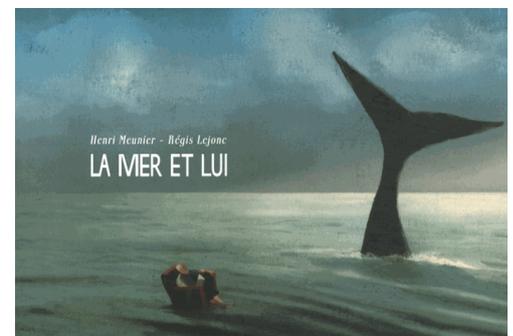
La rue qui ne se traverse pas H. Meunier - R. Lejonc éd. Notari 2011
Album à partir de 8 ans

Grand et petit H. Meunier - Joanna Concejo
éd. L'atelier du poisson soluble 2008 Album

La crevette H. Meunier éd. L'atelier du poisson soluble 2006
Album à partir de 4 ans

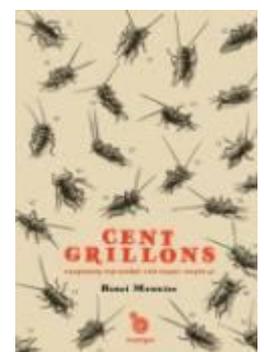
L'Autre fois H. Meunier éd. Rouergue 2005
Album à partir de 7 ans

La Mer et lui H. Meunier - R. Lejonc
éd. Rouergue 2004 Album à partir de 8 ans



La Môme aux oiseaux H. Meunier - R. Lejonc
éd. Rouergue 2003 Album à partir de 6 ans

Martine CORTES pour le CRILJ oct. 2017



Dossier élaboré et mis en forme par Martine CORTES – Octobre 2017

